

Parcs historiques nationaux

Nouvelles

2

février, 1970

Partenaires dans la recherche

1 Cette gravure du XVIII^e siècle fait voir le navire de ravitaillement, le *Bienfaisant*, en plein combat à Louisbourg. Deux ans plus tard, il était coulé à Restigouche.

2 Un plongeur-archéologue est en train de réaliser un croquis de l'épave de la frégate *Machault*, coulée au cours de la bataille de Restigouche, en 1760.

Les articles suivants illustrent deux aspects complémentaires du travail accompli par le Service des lieux historiques nationaux: la recherche historique et la recherche archéologique.

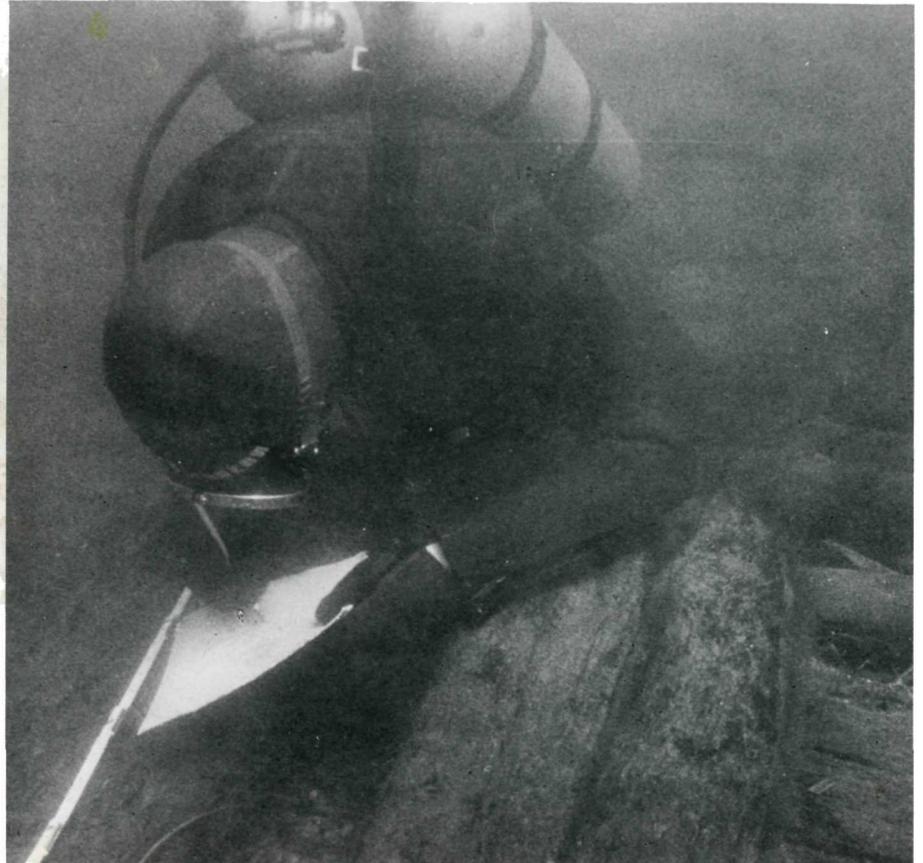
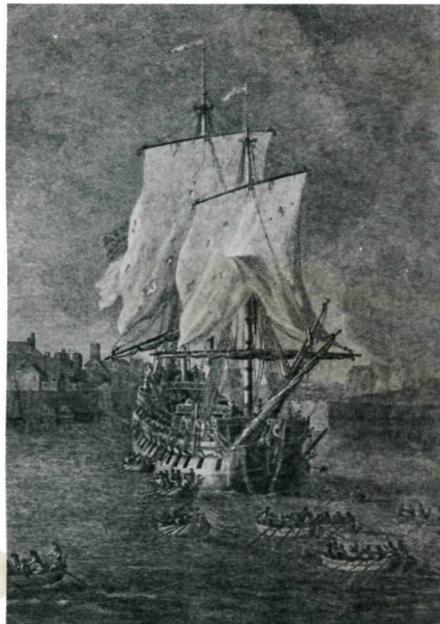
L'achèvement du château Saint-Louis, à la forteresse de Louisbourg (N.-E.), couronne six années de fouilles archéologiques appuyées par des recherches historiques assidues dans les archives de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada. Les ingénieurs, qui ont participé à l'entreprise, ont mis au point les maquettes de la reconstruction, en tenant compte des découvertes faites sur place et des plans des bâtiments originaux. Il est intéressant de noter que les fondations mises au jour ne sont pas toutes conformes aux plans tracés au XVIII^e siècle, ce qui donne à penser que les ingénieurs français ont apporté des modifications sur place.

Bien que la ville-forteresse originale ait

été démolie au XVIII^e siècle, les archéologues qui, au départ, se trouvaient devant un champ de moellons, ont, jusqu'à présent, trouvé plus d'un million d'artefacts, aussi diversifiés que des services de table et des jouets.

En général, cependant, les endroits qui renferment les artefacts les mieux conservés sont les sites sous-marins. Une épave, en effet, peut contenir quantité d'articles d'origine culturelle connue et datés avec précision. Mais, comme le signale M. Robert Grenier, plongeur archéologue, « il ne suffit pas de prendre une truelle et une pelle. La personne qui se livre à l'archéologie sous-marine doit adapter son propre matériel au site qu'elle doit fouiller et à sa profondeur sous l'eau. »

M. Grenier prend pour exemple le travail accompli au cours de l'été dernier à Restigouche, où les archéologues ont mis un mois à préparer un matériel convenable.



L'archéologie sous-marine à Restigouche

Une épave, a-t-on dit, est le témoin d'une époque. En effet, un bateau coulé renferme des pots, de la vaisselle, des fusils et des pièces de monnaie qui datent d'une période historique particulière. Contrairement aux gisements terrestres, les sites sous-marins demeurent relativement intacts. Aussi, peut-on dater les artefacts et en déterminer le pays d'origine avec passablement de précision.

La première tâche de l'archéologue est de localiser le site sous-marin. La méthode la plus commune consiste à envoyer des plongeurs près du fond, à la recherche de débris; cette technique est cependant longue et coûteuse et impossible à appliquer en eau boueuse ou polluée.

Une autre méthode comporte des sondages au magnétomètre à bord d'un bateau ou d'un avion. (Le magnétomètre est un instrument qui décèle la présence de matières magnétiques). Cependant, un bateau en mouvement peut ne pas détecter avec précision la quantité relativement petite de fer contenue dans une épave en bois, alors que dans les sondages aériens, la détection peut même être tout à fait nulle.

A la suite d'une suggestion de M. A.E. Wilson, surveillant des travaux techniques au Service des lieux historiques nationaux, on a effectué en février dernier, au Nouveau-Brunswick, un nouveau genre de sondage magnétique, là où se déroula la bataille de la rivière Restigouche qui dura dix-sept jours et fut la dernière bataille navale livrée sur l'eau par les Britanniques

ment trois bateaux sabordés au cours de la bataille de 1760: le *Bienfaisant*, le *Machault* et le *Marquis de Malauze*.

Les travaux de récupération ont commencé en juillet sur le *Machault*, le plus gros des trois navires de guerre qui reposent au fond de la rivière depuis 209 ans. Au cours de ce combat décisif, le *Machault*, une fois ses provisions de poudre à canon épuisées, fut incendié et abandonné par les Français afin de bloquer le chenal de la rivière, au large de la pointe de la Mission, au Nouveau-Brunswick.

De l'avis de M. Zacharchuk, ce programme de fouilles de longue durée a pour but de fournir des données précises au sujet d'une quantité d'articles découverts dans les gisements terrestres, qui ont appartenu à des Français et que l'on ne peut identifier. Par exemple, pour la Division de la recherche du Service, qui étudie actuellement divers genres de céramiques d'Acadie, la découverte d'autres céramiques datées avec précision peut se révéler particulièrement utile.

Au site de la Restigouche, de nombreux artefacts ont été trouvés dans des conditions étonnantes de bonne conservation. De solides poteries, de délicats verres à pied, de la coutellerie, des boutons et des munitions nettoyés et numérotés sur place furent expédiés au laboratoire du Service à Ottawa, pour y être traités, réparés, analysés et catalogués. Une fois ce travail terminé, les artefacts seront exposés dans certains parcs historiques nationaux.

Deux découvertes ont particulièrement réjoui les archéologues de Restigouche: une cargaison de bottes de laines, que la boue avait conservées dans leur condition originale de fabrication, et une boucle de soulier en argent qui portait le nom du manufacturier et du lieu de provenance (Achard, Paris).

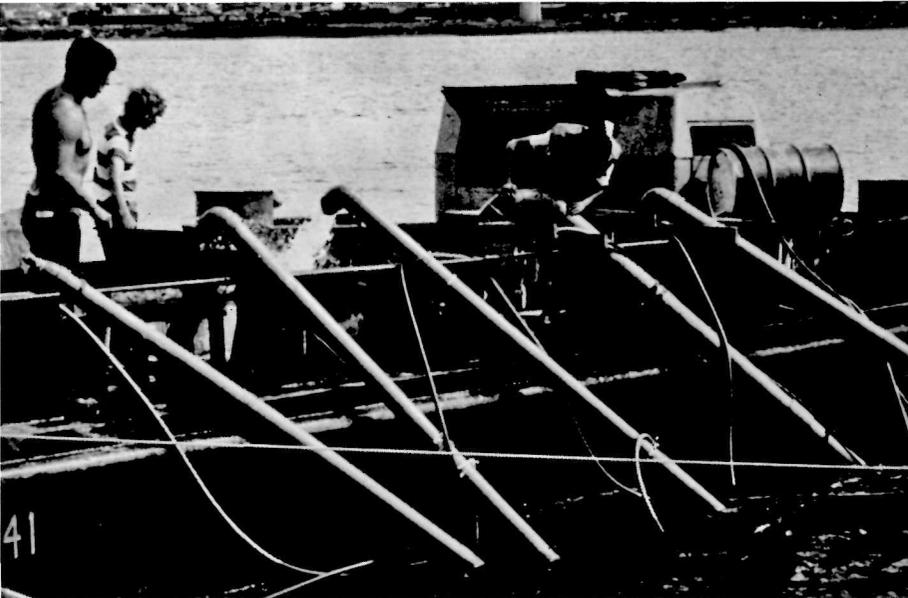
L'équipe des lieux historiques continuera de récupérer des articles du *Machault* pendant au moins toute une autre saison, l'été prochain. Elle espère recueillir d'autres objets et consigner les particularités architecturales du bateau. Au sujet des deux autres navires, M. Zacharchuk signale que le bateau de ravitaillement, le *Bienfaisant*, dont la coque a été endommagée par la glace de la rivière, a été dépouillé de ses artefacts, mais que sa structure peut receler un intérêt particulier. Une partie de la coque de l'autre bateau de ravitaillement, le *Marquis de Malauze*, a été retirée de l'eau et restaurée en 1939, par les Pères Capucins de la Mission Sainte-Anne, à la pointe à la Croix.

Depuis 1964, année où il a commencé ses travaux d'archéologie sous-marine, le Service des lieux historiques nationaux a effectué des sondages dans les régions du lac Huron, du lac Ontario et de Gananoque. En 1967, une canonnière britannique, de construction et d'architecture uniques en leur genre, a été récupérée dans la région de la baie Brown, près de Mallorytown (Ont.). D'après les archives maritimes, et compte tenu de la structure du bateau, sa construction remonterait à 1812. Le seul à avoir été conservé, il est exposé au parc national des îles du Saint-Laurent, en Ontario.

1



2



1 C'est ainsi qu'on a pu récupérer une boucle d'argent d'environ 1 po. $\frac{1}{8}$ x 1 po. $\frac{3}{8}$, que l'on voit ici.

2 Les matières qui reposaient au fond de l'eau ont été aspirées, par une pompe à air comprimé, dans des tuyaux en plastique, puis déposées dans des sacs numérotés qui ont ensuite été placés dans une péniche auxiliaire ancrée perpendiculairement à la barge principale.

et les Français pour la possession de la colonie du Canada. Les instruments de détection ont été tirés à l'aide d'une motoneige, sur la glace de la rivière, au large de Campbellton.

La localisation des objets révélés par le magnétomètre a été confirmée à la suite des recherches faites par les plongeurs, le printemps suivant. Sous la conduite de M. Walter Zacharchuk, directeur des recherches sous-marines, et de son adjoint, M. Robert Grenier, on a découvert des pièces de bois, des taquets, un canon et une ancre de 9,000 livres et de 8 $\frac{1}{2}$ pieds de longueur, articles qui permirent d'identifier provisoire-

Prospection archéologique dans les anciens postes de traite

Après avoir sauté d'un avion commercial dans une voiture, pour ensuite prendre place à bord d'un avion de brousse et, finalement, dans un canot automobile, deux chercheurs du Service des lieux historiques nationaux ont accompli pendant cinq semaines, l'été dernier, une tournée de 10,000 milles dans un territoire qui, dans l'histoire des postes de traite canadiens, a pratiquement eu déjà l'importance d'un empire.

Ce long voyage a conduit l'historien Terry Smythe et l'archéologue Jim Chism, de Fort William, sur la rive nord-est du lac Supérieur, jusqu'à Reliance, au lac de l'Artillerie, à 1,500 milles plus au nord. Jim Chism souligne que l'image la plus populaire du trafiquant de fourrures s'identifiait avec celle d'un voyageur français qui, dans une clairière, offrait des colifichets aux Indiens en échange de ballots de riches fourrures. Peu de gens connaissent le réseau complexe des postes de traite qui, il y a 200 ans, s'étendait le long des cours d'eau sur une distance de 3,000 milles, de Montréal jusque dans la région riche en fourrures du lac Athabasca, dans les Territoires du Nord-Ouest.

Le temps et la distance étaient les deux principaux ennemis des trafiquants. Il leur fallait transporter les articles à échanger de Montréal ou de York Factory, sur la baie d'Hudson, jusqu'aux postes les plus éloignés, et rapporter les fourrures dans la métropole ou à la baie d'Hudson, d'où elles étaient exportées vers l'Europe. De plus,

les rivières du Nord n'étaient libres de glaces que pendant cinq mois de l'année, et les canots chargés à plein mettaient souvent quatre mois pour effectuer le parcours dans une seule direction.

La solution à ces problèmes fut la création d'un réseau de dépôts, ce qui permit de diviser les longs trajets de ravitaillement, en courtes étapes faciles à couvrir pendant la période disponible. Chacun de ces postes devint une base de départ pour les expéditions qui s'enfonçaient toujours davantage dans l'Ouest. Le réseau comprenait les grands dépôts ou centres d'expédition de marchandises entre le marché intérieur et le marché de l'est, les postes de traite régionaux, les postes et des dépôts de ravitaillement, les postes de portage et les postes d'hivernage, les principaux postes de traite étant situés près des terrains de chasse des Indiens.

Smythe et Chism se sont rendus aux sites de quelque 40 anciens postes le long des cours d'eau entre le lac Supérieur et Yellowknife. Leur tâche consistait à déterminer les endroits que des fouilles archéologiques pourraient mettre suffisamment en lumière et en valeur pour justifier leur aménagement en lieux historiques.

On a constaté que les anciens emplacements des postes de traite ont subi les nombreux ravages du temps, de la nature et de l'homme. Les bâtiments de bois se sont détériorés ou, encore, ont été démolis pour servir de combustible. Les sites eux-mêmes ont été nivelés au sol, pour des projets de

1 Ces foyers en pierre et en boue servaient autrefois au chauffage et à la cuisson, au fort Reliance.

2 Cette fosse est ce qui reste aujourd'hui des bâtiments du fort White Earth, maintenant lieu historique situé sur la rivière Saskatchewan-Nord, au nord-est d'Edmonton (Alberta). Poste de traite et de ravitaillement, le fort a été occupé conjointement par la Compagnie de la Baie d'Hudson et par la Compagnie du Nord-Ouest à l'intérieur de la même palissade, de 1810 à 1813, années où les deux compagnies se sont livrées une très vive concurrence.

3 Cette croix de bois et ce rosaire, qu'on peut voir près de l'emplacement du fort Reliance, marquent la tombe d'un Indien originaire du village situé de l'autre côté de la rivière.

4 Le plan ci-contre montre le relevé, d'une durée de cinq semaines, consistant en deux excursions à partir d'Ottawa; la première s'est terminée à Regina, la seconde à Reliance.



Bulletin trimestriel de la Direction des parcs nationaux et des lieux historiques publié avec l'autorisation de l'hon. Jean Chrétien, C.P., député, ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien

Groupe de la conservation
Bureau du conseiller en information publique
400 ouest, avenue Laurier, Ottawa 4

Présentation: Gottschalk+Ash Ltd.

construction de routes ou de barrages; les portions de terrains riches en artefacts ont été labourées par les chiens de prairie ou par des amateurs à la recherche de trésors.

A l'exception de quelques postes encore en exploitation, ou qui ont été fermés récemment, aucun vestige ne subsiste des anciennes constructions. Dans la plupart des cas, tout ce qui reste n'est qu'une excavation du sol à l'endroit occupé par le sous-bassement d'un bâtiment, ou encore des amas de terre cuite et de pierres là où se trouvait jadis un foyer à cheminée.

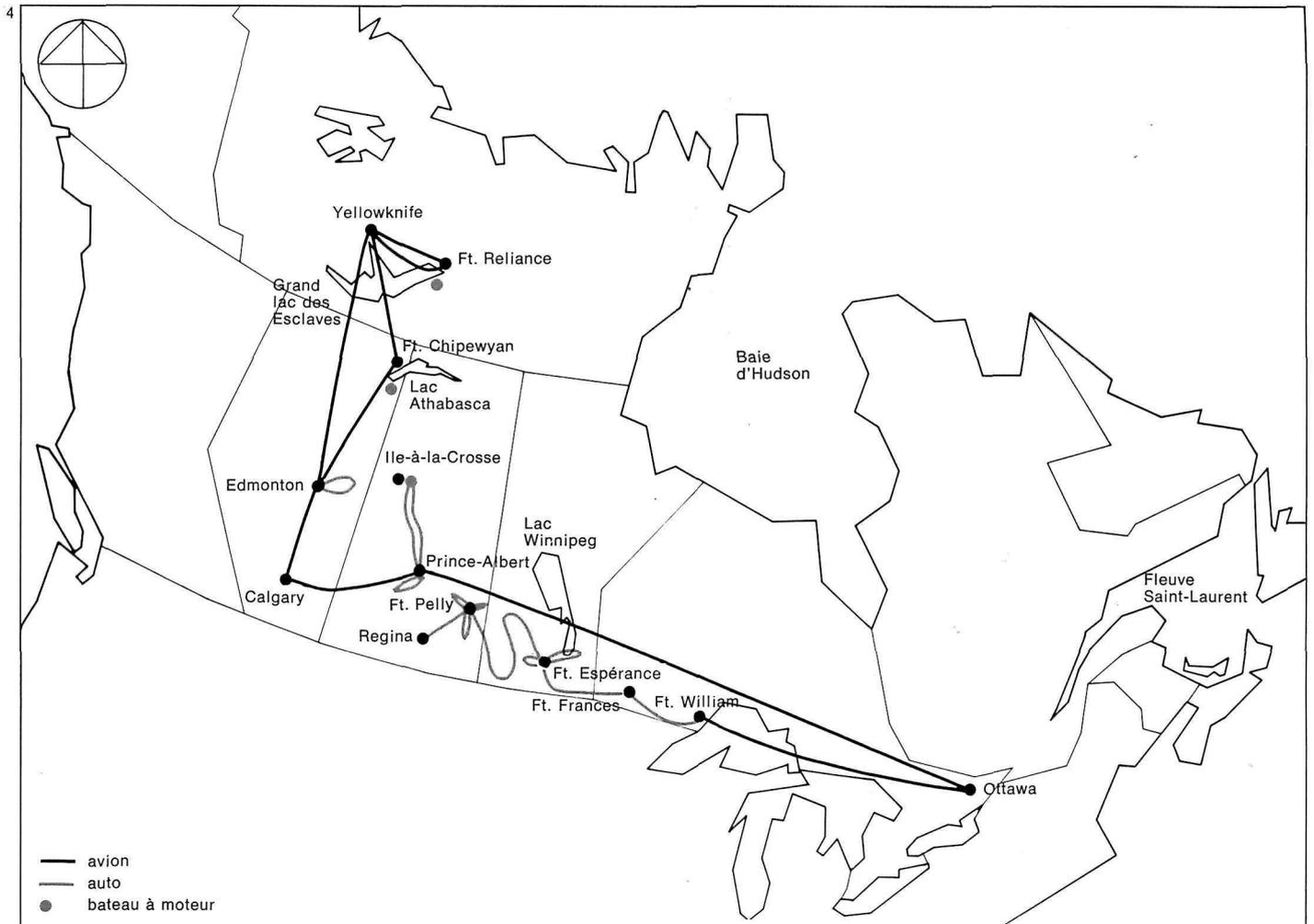
Quels renseignements les chercheurs peuvent-ils alors retirer de ces restes? Chism déclare que l'archéologie ne consiste pas seulement à creuser la terre et à relier des dates aux découvertes. En fouillant soigneusement l'ancien site d'un poste, les archéologues espèrent découvrir comment les habitants s'entendaient avec leurs voisins indiens et avec leurs rivaux, les commerçants en fourrures. Les bâtiments étaient-ils construits comme ouvrages de défense? Étaient-ils entourés d'une palissade ou de murs? Quels genres de produits étaient échangés dans une région particulière et à une époque donnée? S'agissait-il d'un poste permanent? Combien de gens faisait-il vivre?

Dans les terres du Nord-Ouest, la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest se faisaient paisiblement concurrence à la fin du XVIII^e siècle, mais la rivalité dégénéra en violence au début du XIX^e. La région de l'Athabasca était en quel-

que sorte l'Eldorado du commerce des fourrures. Or, au début des années 1820, les postes étaient devenus pratiquement des forts; on capturait les commerçants rivaux et on tendait des embuscades aux groupes de trafiquants en canots. Les annales commerciales du XVIII^e siècle font état d'évasions audacieuses et d'histoires de cape et d'épée dignes des romans d'espionnage modernes.

Mais il y a aussi, de l'avis de Chism, « l'autre aspect du commerce des fourrures ». « Jusqu'à maintenant, dit-il, l'archéologie canadienne s'est surtout occupée de préhistoire. Certes, nous devons connaître le genre de vie des autochtones avant l'arrivée des Blancs. Mais dans quelle mesure la venue du commerçant a-t-elle modifié le mode d'existence des aborigènes? L'Indien vivait autrefois de chasse et de pêche. Il était continuellement, ainsi que sa famille, à la recherche de nourriture. Dans quelle mesure son mode de vie a-t-il été modifié par la possibilité de se procurer au poste de traite tout ce dont il avait besoin? Qu'est-il arrivé lorsque le pot de terre cuite a été remplacé par la marmite et, la flèche, par le fusil? »

En fin de compte, ce sont les indices archéologiques qui devront compléter les réponses données dans les revues d'histoire. En attendant, le Service des lieux historiques nationaux continuera l'été prochain d'explorer les sites dignes d'intérêt.



Le parc historique national de la forteresse de Louisbourg (Travaux accomplis de 1961 à 1969)

Il est midi . . . La brume qui enveloppait l'île du Cap-Breton vient à peine de faire place à une pluie diluvienne. Dans l'une des pièces du château Saint-Louis, un menuisier explique à un visiteur la technique du travail à la gouge sur une pièce de bois équerrie pour donner à cette dernière l'aspect d'un produit du XVIII^e siècle. Bill McNeil, journaliste de Radio-Canada, s'approche alors pour enregistrer les explications de l'artisan.

C'est le 8 septembre . . . L'honorable Jean Chrétien, ministre du Nord canadien, préside à l'inauguration de l'aile du gouverneur, dans le château Saint-Louis, et ce geste marque ainsi la fin de la première étape des travaux de reconstruction de Louisbourg, ville-forteresse fondée au XVIII^e siècle sur cet emplacement situé à 23

milles au sud de la ville actuelle de Sydney.

Cette entreprise, dont le coût total s'élèvera à 12 millions de dollars, et qui représente déjà huit années de travaux accomplis par des historiens, des archéologues, des ingénieurs et des artisans formés aux méthodes de construction du XVIII^e siècle, illustrera, une fois terminée, une tranche de la vie des premiers habitants du Canada. Jusqu'à présent, on a reconstruit plus d'une demi-douzaine de bâtiments, dont le château Saint-Louis et l'aile du gouverneur.

Lors de la cérémonie inaugurale du 8 septembre, le Ministre a annoncé qu'une somme supplémentaire de 3.2 millions de dollars sera affectée au plus important parc historique du Canada. Les travaux se poursuivront jusque vers le milieu des années 70.

- 1 Des spécialistes sont à examiner les restes du pont-levis du château Saint-Louis et à en noter les dimensions.
- 2 Cette photo prise à l'été de 1969 fait voir l'emplacement de la reconstruction de Louisbourg, à partir du havre. En arrière-plan, la baie Gabarus et l'océan Atlantique.
- 3 Une vue extérieure de l'aile du gouverneur, au château Saint-Louis, prise en septembre 1969.
- 4 Même si les techniques et les matériaux employés sont modernes, les ouvrages reconstruits auront rigoureusement l'aspect de l'ancienne forteresse.
- 5 Le boudoir, lambrissé de gris, où le dernier gouverneur de Louisbourg, Du Quesnel, a perdu sa fortune personnelle au jeu.
- 6 Le grand escalier, qui mène aux appartements du gouverneur, au deuxième étage de la partie du château Saint-Louis réservée au logement du gouverneur, est illustré ci-dessus.
- 7 Dans le salon du gouverneur, la table est mise pour un repas intime. A remarquer tout particulièrement le lustre doré à pendeloques de cristal.



3



4



5



6



7

